

Jean Yves Collette

Non, pas ça !

Vertiges

Peintre inconnu, *sans titre* (xix^e siècle), collection particulière.

Non, pas ça !

*suicide ou non, un jour ou l'autre
l'artiste devient toujours son propre
sacrificateur*

MICHEL BUTOR

TOUT PAYSAGE, de la chaîne de l'Éléphant à la plaine des Oiseaux, est destiné à recevoir les lentes tempêtes de l'astre et les soubresauts et les battements des nuits d'orage. Et pire encore que nous ne l'imaginons...

C'est la première scène (et le silence qui passe) quand nous nous perdons à parler. L'accablant rideau de clôture vacille, attendant sa maladie – morte action délibérée... ou, voire, sa mise en abîme insupportable, née de tous les rudes temps, sur les bordures d'un fleuve, par exemple.

Elle mène au retrait du texte où les inexcusables vues des temps actuels étaient inondées et les vues bien disposées du monde – décrivant sans retenu des mers suspendues – demeuraient... Nécessité de consulter dans les dictionnaires le « suspendu » qui menace.

AVANT SEPTEMBRE, ce sera la deuxième scène – qui ne saurait être que cela : raccourcir distraitemment le temps dans la forêt et nous garder bien de côtoyer la femme au chapeau rouge, l'homme au manteau bleu et l'extra-territorien qui soliloquent, qui n'auraient peut-être pas eu la même propriété...

Nous ne savons de plus / ou pas encore / écrire dans l'invisible la pensée et le cœur accablés, fil de la chair alourdie par des vapeurs alcoolisées, depuis quand ? / et puis il nous serait arrivé... / et plus rien ne serait retenu contre nous. Le plan est absent ; seuls les yeux s'entraînent ; la fiction pourtant très près du mouvement garde à vue tout ou des effluves ou des désarrois.

PAS SOUDAINEMENT annoncerait une autre scène : mais profondément malgré ce qui est dit. Dans le transport liquide, dans l'abrégé des mouvements qui changent, dont la sobriété est exorbitante et du même ordre que l'imaginaire, un être de femme vague – cela arrive (dans les vagues océanes) à devenir visible. Devant la précise menace, trembler des terreurs et des sueurs les plus denses dans les filigranes. Apparaître, aller loin, augmenter la densité avant même le désir d'être sauvé, où se trouve un homme assis, parce que nous ne savons pas (quoi) encore.

DANS UN SOMMEIL égal – que touche une main et où se réveille le regard, et quoique cela ne se dit pas encore, quelle maladie a la faveur. Reste en nous pour nous remplir de larmes antiques trop évidentes, même ne connaissant rien de ces situations consentantes, à ne rien apprendre à tort et de travers, à tout attirer, à oublier de réagir sans reconnaissance, sauf le corps vu en toute beauté, moment dé-tué, appels de la nuit ignorante, ne palpent rien, ne répondent pas : seul le malheur grandit... ...permet de conclure une autre scène.

FRACAS sans avoir peur, terreur entendue derrière le mur, la mer remontée, odeur voulue jusqu'au cri au milieu du texte, une dernière fois. Nous ne dirons plus, nous ne parlerons plus du hasard, du bonheur. Avoir peur d'être nu dans son sexe en transformant l'ordinaire : l'idée sort de l'orbite des lectures, là où il y a des drainages, pour/tant de recherche, temps/ tant de souffrance, pourtant ne diminuant sous le sourcil enflammé... Ils sortent de l'orbite discernée des villes-objets. Même dans les voix, l'isolement se fait sentir, même le désir, insupportable.

D'ABORD la déclaration frappe ; elle empêche droit survenu du dépouillement, des risques. C'est dans cette scène que l'alpaga nous déborde le plus. Voyez, il descend de la montagne ; son mouvement permet de le voir couler vers la mer... Dans la connaissance du monde, du silence du monde, cela nous apparaîtra plus tard, multiplié dans les plis, dans la marée.

Nous dirons qu'il est préférable de mesurer le poids des désirs dans la solitude, hors du saisissable cela est vrai, dans les hésitations, dans le délire des noms de villes répétés sans les connaître : alors, nous nous trouverons devant l'impossible qui est insupportable.

LE DÉSIR et la douleur sont tellement forts que rien n'apparaît et que vous avez envie parfois de mourir / parce que quand nous disons que nous n'existons pas c'est à force de ne pas exister, ce nous qui est cela qui existe tant / cela qui fut la vie sur les rives du fleuve ce n'est plus arrivé. Seule la douleur qui nous rendra fou au bout d'une vie vécue / au bout d'une vie non vécue / et les autres lieux de désir, leur géographie inventée, mise en scène réalisée / elle / absolument inévitable.

DES HORAIRES mal lus l'été ; à cause de cette lecture, attendre un train blanc aux dossiers de bois raidés, train qui passera mais ne s'arrêtera pas.

Noté dans un carnet : ce qui a été appris finalement sera perdu ; cette habitude de prendre une voiture pour conduire si mal et pour rien ; il fait chaud, très chaud, et nous avons appris, entouré d'un grand mur : on ne peut pas y entrer / on ne peut pas en sortir / on ne peut que rester là et se noyer dans le ruisseau qui passe sous lui.

ROUGIR DES PAGES s'ajoute aux scènes jusque-là tombées, jusqu'à ce que gicler nous plaise dans la bouche et qu'apparaisse... la lumière jaune. Comment la lumière, cette année-là, conformément dilatée... la lumière dans ses faisceaux et selon la manière qu'il faut produit du sang, un peu de sang et des eaux. Les mots rouges déjà suivaient la trajectoire coulée dans l'angoisse molle et dans l'encre lavable (nous écririons des romans bien plus tard), mais là c'était dans les terres agricoles manipulées par les saisons comme il y avait longtemps quand il y avait... des rougeurs.

ET LÀ, il y avait le fleuve et il y avait des puissances emportées, des tempêtes et des mouvements de confrontation : nous allions semer dans les terres inondées par le dégel, avec des gestes comme si nous ne savions pas : des besognes simples qui accédaient en désordre aux limites des êtres.

LA ROUTE est longue quand nous sommes sur la nationale cent trente-huit, à Aguanish – un début de la fin peut-être. Lorsque nous disons nous, nous n'écrivons pas seuls : l'écriture ! L'écriture écrite passe au travers des nous et tous les autres au travers d'eux et écrire cela nous met au monde et cela (la douleur est déjà semée) qui nous serre les mains à chaque ligne son empreinte de silence. Alors, comment abréger ? Écrire des pages cela accourcit le sens de l'herbe. Travailler à ne plus écrire plus tard dans une maison un parc un ruisseau – demeurer dans les cris et dans les dénouements ivres, spectateur des impossibles dramatiques travaux : ce que nous attendons toujours doit être cela, être débordée par notre propre travail.

C'EST LA DERNIÈRE SCÈNE : rien ne remplace la lecture d'un texte à la rigueur pas même la mort rien ne remplace le manque de mémoire du texte ni le fracas ni les pleurs tant qu'il faudra savoir ce qu'il faut trop de présences dans le delta des marais et des fantômes des fauves autour de la maison il y a dans les terres basses tout au long du chemin qui n'est plus vivant des abris-vent : après le vocabulaire est vivant dans l'écriture des textes dans la mer mais il est mort / il est en nous comme une mer de douleur un ressac qui ne cesse jamais / avant il y avait la mer (seulement la mer) ici, là, ici et là des mains glacées, sans doute cela aussi abrège-t-il la mer nous ne l'avons pas senti dans l'ancienne mer de texte et dans sa sobriété.

Non, pas ça !
texte de Jean Yves Collette (1946-),
dont l'ébauche remonte à 1984
– a été achevé en 2023.

ISBN : 978-2-89854-161-2

© Jean Yves Collette, 2023

Dépôt légal – BANQ et BAC : quatrième trimestre 2023

– 2 162^e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org